

Première partie

La philosophie dans *Harry Potter*

Nous commencerons notre parcours en relevant ce qui, dans la saga de J.K. Rowling, rappelle au lecteur féru de philosophie des thèses ou des concepts qu'il a pu rencontrer dans sa fréquentation des textes proprement philosophiques. Ces éléments de philosophie sont légion : ils traversent l'œuvre de part en part, lui donnant l'apparence d'un conte philosophique. *Harry Potter* serait-il une propédeutique, c'est-à-dire une initiation, aux classes de philosophie ? *Harry Potter* serait-il une sorte de « prolégomènes à toute métaphysique future » ?

Nous relèverons ces éléments non pas dans l'ordre où ils se présentent, mais en les regroupant autour d'écoles philosophiques ou de problèmes philosophiques

auxquels ils renvoient. Ainsi, nous verrons que l'œuvre *Harry Potter* nous permet de voyager dans le monde platonicien aussi bien que de nous initier aux exercices spirituels des écoles antiques ; elle nous confronte à la question du libre-arbitre et nous interroge ensuite sur ce qu'est le réel ; elle nous questionne sur la philosophie nietzschéenne du par-delà bien et mal, et nous pose enfin la question du critère de l'agir moral.

Chapitre 1

Harry Potter à l'école platonicienne

Lord Voldemort semblait de moins en moins humain à mesure que les années passaient et sa transformation ne pouvait s'expliquer à mes yeux que par la mutilation qu'avait subie son âme.

Dumbledore dans J.K. Rowling, *Harry Potter et le prince de sang-mêlé*, p. 552, traduction Jean-François Ménard
© Éditions Gallimard Jeunesse

Nous avons rappelé, en introduction, l'effacement volontaire dans le titre du premier opus de sa dimension philosophique. Il ne fallait pas publier un livre avouant ainsi explicitement un lien avec la philosophie ! Il aurait été encore plus impensable, dès lors, que J.K. Rowling intitule l'un de ses ouvrages *Harry Potter à l'école platonicienne* ! Et pourtant bien des éléments de la philosophie de Platon s'y trouvent à l'œuvre.

Harry Potter et le mythe de Gygès

On ne peut s'empêcher, en effet, de penser à Platon dès le chapitre 12 du premier opus¹, lorsque au matin de Noël Harry découvre, parmi ses cadeaux, une cape d'invisibilité.

La cape d'invisibilité

Lors de ce premier Noël à Poudlard, Harry, qui n'avait jamais reçu de cadeaux jusqu'alors, en reçoit non pas un mais trois ! Tout d'abord, la mère de Ron, Molly Weasley lui a envoyé un pull tricoté de sa main. Hermione, quant à elle, lui a offert des friandises. Enfin, il découvre un morceau de tissu léger, à la teinte argentée².

Si Harry, comme le lecteur à ce moment-là, ne sait pas ce dont il s'agit, Ron, lui, le comprend aussitôt : il s'agit d'un bien rare et précieux, une cape d'invisibilité. Attention : non pas une simple cape de voyage ayant subi un sortilège de désillusion ou un maléfice d'aveuglement ni même une cape tissée en poils de demiguise (type plus répandu de capes d'invisibilité), non, une véritable cape d'invisibilité aux vertus éternelles alors que les capes du premier genre finissent par devenir opaques.

-
1. *Harry Potter à l'école des sorciers*, chapitre 12 « Le Miroir du rised ».
 2. *Harry Potter à l'école des sorciers*, chapitre 12 « Le Miroir du rised », p. 207.

Sur l'invitation enthousiaste de Ron, Harry essaie la cape et découvre son pouvoir : elle rend invisible celui qui la porte !

Nous apprendrons plus tard dans la saga, dans le dernier opus, *Harry Potter et les reliques de la mort*, et plus particulièrement dans le chapitre 21, « Le Conte des trois frères¹ », que cette cape n'est pas seulement rare mais qu'elle est unique : issue d'un pan du manteau de la mort elle-même !

Expliquons-nous : dans le recueil des *Contes de Beedle le Barde*, livre légué en héritage par Dumbledore à Hermione, se trouve un conte intitulé le « Conte des trois frères ». De quoi parle-t-il ?

Trois frères, voyageant au crépuscule, atteignent une rivière manifestement infranchissable. Les trois frères, étant magiciens, font néanmoins apparaître un pont qui enjambe les eaux tumultueuses de la rivière et leur permettra de passer sur l'autre rive. Mais apparaît alors, devant eux, la mort qui, furieuse d'avoir été ainsi privée de trois victimes, feint de vouloir récompenser leur pouvoir magique en leur offrant à chacun le cadeau de leur choix.

Nous reviendrons plus longuement et plus en détail sur ce conte plus tard. Pour l'instant, contentons-nous de savoir que le dernier des trois frères demande à la

1. *Harry Potter et les reliques de la mort*, p. 435.

mort quelque chose qui lui permettrait de quitter cet endroit sans qu'elle le suive. À contrecœur, cette dernière se voit obligée de lui offrir sa propre cape d'invisibilité.

Ainsi la cape que reçoit Harry, en ce matin de Noël du premier opus, n'est rien d'autre que cette cape d'invisibilité de la Mort elle-même.

Le paquet cadeau est accompagné d'un petit mot lui apprenant que cette cape appartenait à son père, James, et lui recommandant d'en faire un bon usage¹. Harry ignore qui est l'auteur du mot. Nous apprendrons plus tard qu'il s'agit de Dumbledore.

« *Fais en bon usage*² » : Que ferions-nous si nous disposions d'une telle cape d'invisibilité ? Que nous autoriserions-nous ? Harry, lui, s'ouvre d'abord à l'ivresse de ce qui lui est désormais possible et s'imagine le château tout entier offert à ses désirs sans crainte aucune de se faire surprendre par Rusard³.

-
1. *Harry Potter à l'école des sorciers*, p. 207 : si Dumbledore a, en sa possession, la cape, c'est qu'il avait demandé à James de pouvoir l'examiner peu avant la mort de ce dernier. Or Dumbledore n'a pas besoin de cape pour se rendre invisible : il a déjà ce pouvoir. S'il souhaitait l'examiner, c'était afin de savoir s'il s'agissait de l'une des trois reliques de la mort. C'est d'ailleurs en apprenant plus précisément ce qu'est cette cape et d'où elle vient, dans *Harry Potter et les reliques de la mort*, qu'une partie de la généalogie de Harry s'éclairera : par son père, James, il est l'héritier du dernier des trois Peverell, frères dont parle le « Conte des trois frères » – qui n'est donc un conte que de nom.
 2. J.K. Rowling, *Harry Potter à l'école des sorciers*, p. 207, traduction Jean-François Ménard © Éditions Gallimard Jeunesse.
 3. *Harry Potter à l'école des sorciers*, p. 211.

Ivresse du possible ? Le premier usage de la cape que fait Harry n'est pas d'aller dérober un bien qu'il aurait convoité, le rappelle-tout de Neville par exemple, ou un Nimbus 2000, ou encore le sujet des examens en potions. Non, la première action entreprise par Harry est d'aller à la bibliothèque, dans la section réservée, pour effectuer des recherches sur Nicolas Flamel !

« *Fais en bon usage* » : Nous savons que cette cape jouera un rôle déterminant en plusieurs endroits de la saga. Elle permettra à Harry de transgresser certains interdits, comme par exemple, se promener la nuit dans les couloirs de Poudlard. C'est grâce à elle, aussi, qu'il entrera à Gringotts, portant Gripsec sur ses épaules, dans le dernier opus. C'est grâce à elle, encore, qu'il écouterà, en secret, des conversations capitales dans la cabane de Hagrid entre le gardien des clés, Lucius Malefoy, Dumbledore et le ministre de la Magie, Cornelius Fudge¹.

Mais Harry ne volera jamais, ne servira jamais son intérêt strictement personnel, il ne commettra pas de crimes en toute impunité. Il ne cambriolera pas Gringotts, ne tuera pas le ministre de la Magie pour prendre sa place, il n'ira pas la nuit dans le dortoir des filles de Gryffondor observer la belle Ginny Weasley se dévêtir. L'aurions-nous fait à sa place ? Une chose est sûre : Voldemort possédant pareil objet s'en serait servi d'une tout autre manière.

1. *Harry Potter et la chambre des secrets*, p. 273.

C'est sur ce point que J.K. Rowling prend position dans un problème auquel se confronte Platon au livre II de la *République*. C'est le premier moment platonicien de la saga *Harry Potter*.

L'anneau de Gygès ou la question du véritable motif de nos actions

Au livre II de la *République*, Platon place dans la bouche de Glaucon un mythe qu'il emprunte à Hérodote, le célèbre mythe du berger Gygès. Que raconte ce mythe ?

Après un violent orage et un tremblement de terre, Gygès trouve au fond d'une crevasse un cadavre de géant. Ce mort n'a rien sur lui si ce n'est un anneau d'or à la main. Gygès s'en empare et découvre, en tournant, par hasard, le chaton de l'anneau vers la paume de sa main que le pouvoir de l'anneau est de le rendre invisible. Fort de ce pouvoir, Gygès se rend au palais, il séduit la reine, tue le roi et s'empare du pouvoir.

Ce mythe nous questionne sur le véritable critère de l'action morale ou encore sur la possibilité même d'une action véritablement morale. Si nous ne tuons pas le roi, est-ce par vertu ou est-ce par crainte du châtement ? Si nous ne séduisons pas la reine, est-ce parce que cela serait immoral ou est-ce par crainte d'être surpris par le roi – et donc puni ? L'anneau de Gygès est l'artifice symbolique qui permet, en levant l'imputabilité, de démasquer le véritable motif de nos actions.